

ses poudres, le maître de la Quenouille a passé et nous avons pu causer un brin. Il m'a appris votre retour et bien des choses avec, ma bonne Faraude, et il m'a dit : "Vous la trouverez sur le chemin, je pense, avec Mathurin, qu'elle reconduit à la hutte paternelle."

—C'est bien vrai, dit Faraude humblement. J'étais une orgueilleuse d'avoir désiré en faire un prêtre et une entêtée de ne pas avoir voulu vous croire tout de suite, monsieur.

—Votre intention était bonne, votre ambition était sainte, ma brave fille ; mais n'est pas prêtre qui veut. Le sacerdoce n'est pas un jeu d'enfant, et voilà malheureusement ce que beaucoup de nos honnêtes gens de campagne ne comprennent pas.

—Il y a aussi un brin d'envie de mettre un monsieur dans sa famille, je le sais bien, monsieur le recteur, et c'est pourquoi beaucoup entrent au séminaire avec la vocation de ne plus se faire des ampoules aux mains avec un outil.

—Je ne dis pas non, mais le séminaire a le secret de tremper les caractères, et plus d'un, entré là par l'ambition de sa pauvre famille, s'est éveillé à la vérité et en est sorti digne du sacerdoce. Il y a en ces choses d'incompréhensibles mystères. Le croirez-vous, Faraude, moi qui ne me suis occupé de Mathurin qu'à mon corps défendant, je me mets en quatre pour quêter afin de prendre au presbytère le fils aîné de cette pauvre femme que je vais administrer.

—Le petit Balou, monsieur le recteur, c'est moi un bon petit garçon, qui ramassait du bois mort pour sa mère avant que ses six ans fussent sonnés.

—C'est cela, un cœur d'or, et maintenant que le voilà sur ses douze ans, une intelligence étonnante. Son année de catéchisme nous a stupéfiés, mon vicair et moi, nous en étions arrivés à le laisser faire les explications aux plus petits, et il s'en tira très bien. IL FALLAIT L'ENTENDRE EXPLIQUER LE CATHÉCHISME AUX PETITS SABOTIERS, les larmes nous en venaient aux yeux.

—La Balou est bien heureuse dans sa misère d'avoir un pareil fils, monsieur le recteur.

—Oui, je vous en réponds, car avec cela on n'a jamais vu pareil dévouement. Il aime sa mère, ce petit, il ne sait que faire pour lui venir en aide. Ne s'est-il pas gagé comme pasteur dans la grande ferme du Gros-Hêtre ! Cela nous désole, parce qu'il va quitter la paroisse. En voilà un qui voudrait être prêtre, en voilà un qui voudrait étudier, fût-ce au prix des plus grandes privations. Il est d'une piété angélique. Sitôt qu'il a un moment ses amusements sont de creuser des niches dans les vieux arbres et d'y placer les statues ou les images que nous lui donnons : quand vous traverserez la forêt et que vous entendrez chanter l'*Ave Maria Stella* ou l'*O Salutaris*, vous êtes sûrs que cette voix pieuse est la voix de Louis Balou.

—Monsieur le recteur, c'est tout de même dommage de ne pas lui faciliter l'instruction alors. Les Balou ont toujours été si honnêtes que leur misère n'empêcherait pas d'accepter l'enfant.

—Et l'argent ? Faraude, et les livres et le reste ? Vous avez vu ce qu'il en a coûté pour Mathurin.

—Et vous aviez la bonté de le garder quasi pour rien.

—Je ferais de même pour le petit Louis ; mais je suis moi-même pauvre comme Job, et c'est un enfant qui ne possède pas une paire de souliers. C'est son trousseau qui m'embarrasse. J'ai ramassé cent francs, il n'ira pas pasteur au Gros-Hêtre.

—Deux cents francs, c'est un grand trousseau pour un petit bonhomme comme ça.

—Je vous l'ai dit, il manque de tout, cependant la moitié me suffirait ; mais la pauvre mère demande une indemnité pour donner son fils, et ce n'est que juste. Elle doit sur sa cabane cent francs qu'elle ne pourra jamais payer, si bien qu'on la renverra un jour ou l'autre, et c'est ce qui augmente sa maladie. Si je pouvais lui donner ces cent francs, elle serait délivrée de ses craintes et pourrait se passer de Louis qui ne gagnera jamais grand chose dans les fermes, étant faible de santé. Ah ! Faraude, tout est difficile en ce monde, tout est bien difficile.

—Oui, monsieur le recteur, oui, répondit Faraude. —Mais vous vous êtes bien tirée de votre voyage, ma brave fille. M. Ronan m'a dit un mot de cela. Vous restez chez eux, il paraît.

—Oui, monsieur, et l'envie de quitter St-Cornély ne me reprendra plus. Ah dame ! non ! mes yeux ne quitteront plus le clocher du village.

—Ce que vous pourrez faire, même en entrant en ménage, ma bonne Faraude.

Faraude rougit.

—Bon, dit-elle, M. Ronan avait bien besoin de vous conter cela, monsieur le recteur. C'est-y pas lui qui a imaginé que lorsqu'il se retirerait des affaires, je n'avais qu'à épouser Guillaume ? Nous resterions avec sa Clémence, qui se mariera au printemps prochain et qui va devenir maîtresse de la Quenouille, sans grande expérience, comme de juste. Je crois bien que c'est lui qui a donné cette idée-là à Guillaume.

—Et moi je crois qu'il l'a rapportée de Paris, Faraude, j'en suis même sûr. Enfin il en sera ce que vous voudrez, mais vous ne pouvez choisir un plus brave garçon. Il n'en est pas beaucoup qui passent comme ça par le régiment sans y laisser leur foi et leur bonne conduite.

—C'est bien pour cela que je le prends, monsieur le recteur.

—Alors, c'est arrangé.

—A peu près ; mais comme de juste je ne dirai le grand oui qu'après en avoir parlé à mon père. Il s'est remarié, il m'a placée toute jeune, il ne s'est pas beaucoup occupé de moi, ayant plusieurs autres enfants ; mais cela n'empêche pas que je lui doive obéissance et respect.

—Bien dit, Faraude ; mais nous voici arrivés, il me semble. Oui, c'est bien la cabane de Marie Balou et voici Louis qui accourt au devant de nous.

En effet, au bruit du trot du cheval qui s'entendait d'une demi-lieue à la ronde, un enfant de douze ans, vêtu de bure et chaussé de gros sabots, avait paru sur le seuil d'une pauvre chaumière d'argile.

En reconnaissant le recteur il ôta la vieille calotte de feutre noir qui préservait tant bien que mal du froid sa tête blonde, et s'avança jusqu'à la tête du cheval.

—Ma mère a deviné que c'était vous, monsieur le recteur, dit-il en levant vers le prêtre des yeux doux et intelligent, elle m'a dit : "Monsieur le recteur est sans doute venu à cheval, c'est lui."

Le prêtre sourit sans répondre et se hâta de descendre de la voiture ainsi que Faraude et Mathurin.

—Je ne vous offre pas une place pour le retour, leur dit-il, d'ici je retourne tout droit au Courtil.

—Monsieur le recteur, c'est bien assez de nous avoir conduits, répondit Faraude, et nous vous faisons tous nos remerciements.

Et, se penchant vers lui, elle ajouta à demi-voix :

—Je pars tout de même le cœur un peu gros, en pensant à ce que vous m'avez dit de ce petit Louis, qui a vraiment la figure d'un ange descendu sur la terre, et qui serait si bien à la place que le pauvre Mathurin n'a pas pu remplir.

—La Providence mène tout, dit le prêtre.

Et, soulevant son chapeau en signe d'adieu pour répondre au salut de Mathurin, il entra dans la chaumière pendant que le petit Louis conduisait le cheval sous un hangar à moitié détruit.

Faraude et son compagnon s'éloignèrent par un sentier qui leur était connu, pénétrèrent dans le cœur même de la forêt, magnifique sous sa parure de givre, et arrivèrent en cinq minutes au seuil d'une vaste clairière d'où des minces filets bleus montaient en serpentant vers le ciel gris.

Faraude s'arrêta un instant et regarda avec émotion les grandes huttes bâties en cet endroit, à proximité d'un ruisseau dont les ondes n'avaient pas encore gelé, et en face de grands arbres fraîchement abattus.

—Ah ! que cela me remue le cœur de voir la fumée de la hutte de mon père et de sentir l'odeur des copeaux de hêtre, dit-elle. Vois-tu, Mathurin, j'ai vu à Paris des maisons de rois et des salons plus beaux que des églises ; mais, une belle hutte d'hiver dans la forêt plaît mieux que tout cela à mon cœur, et si tu m'en crois tu t'arrangeras de manière à ne jamais quitter ce beau pays, et tu travailleras de manière à y manger du pain.

Mathurin répondit par un signe joyeux d'assentiment, et ils marchèrent vers la plus grande hutte dans la construction de laquelle il entra t des pierres et qui servait de cuisine, d'atelier et de chambre à coucher à toute la famille.

Le sabotier travaillait en chantant à son établi ; sa femme trempait des écuelles de soupe, deux enfants ramassaient des copeaux en jasant quand Faraude et Mathurin firent leur entrée.

Ils furent accueillis à bras ouverts, même par le

père, dont Faraude et Mathurin avaient très fort redouté le mécontentement.

—Je ne me déssole pas de te voir revenir aux sabots, dit-il gravement à son fils ; les affaires vont bien et tu seras commode pour les comptes puisque tu sais les chiffres. J'ai acheté le plus beau lot de hêtres de la forêt, et il me faudra plus d'un ouvrier au printemps. Et quand il y a des ouvriers, il y a des comptes à faire. Tu vois bien, Marion, que l'argent que tu as dépensé pour l'instruire ne sera pas perdu comme tu pouvais le penser.

Cette assertion fut un véritable soulagement pour Faraude qui ne pouvait s'empêcher de regretter un argent qu'elle croyait absolument perdu.

Après une conversation qui roula sur son séjour à Paris, elle dina gaiement assise devant un feu clair, alimenté par des papillottes de hêtre, et son écuelle posée sur ses genoux.

Après le dîner Mathurin disparut avec sa mère, dans la grande encoignure où se trouvait son lit et son armoire, Faraude accompagna son père dans celle où se trouvait son établi et dont les parois étaient garnis de sabots qui séchaient.

Là, elle lui fit de sérieuses recommandations au sujet de Mathurin, et sans révéler le vol de la cuiller d'argent, elle lui fit comprendre qu'il avait reçu de mauvais conseils à la ville et que sa probité avait pu être ébranlée.

Le père promit de veiller et de réapprendre l'honnêteté à son fils aîné, dont le retour à la hutte lui faisait réellement plaisir.

Ce sujet épuisé, Faraude entama celui qui lui tenait le plus au cœur, à savoir la demande en mariage faite par Guillaume et la promesse faite par M. Ronan de les garder tous les deux à la Quenouille.

Le père répondit gravement que sa fille était libre par son âge, et aussi par l'honnêteté de sa vie, de choisir le mari qui lui plairait, et que, sans connaître Guillaume, il s'en remettait à la sagesse de Faraude et consentait de tout son cœur au mariage.

Cette grande chose, traitée avec la gravité religieuse qui préside à tous les actes sérieux de la vie chez les plus humbles des chrétiens, Faraude distribua les petits souvenirs qu'elle avait rapportés de Paris pour sa famille.

Les enfants reçurent en plus une belle pièce de monnaie, dont la vue les jeta dans une sorte d'extase.

On s'embrassa chaleureusement de part et d'autre en forme de remerciement et aussi d'adieu. Le vieux sabotier sortit dans la clairière pour montrer à Faraude les beaux hêtres qu'il venait d'acheter et qui n'attendaient plus que la venue du printemps pour être transformés en sabots. Il appuya sur l'avantage qu'il avait trouvé dans ce marché et sur la vente superbe de l'hiver passé, qui avait été très rude, et qui lui avait fait vendre tant de sabots qu'il avait pu payer ses beaux hêtres rubis sur l'ongle, ce qui ne lui était jamais arrivé dans sa laborieuse carrière.

—Allons, mon père, tout va bien puisque la santé et l'aisance logeront maintenant chez vous, dit Faraude, et je pars le cœur joyeux. Cependant je voulais vous proposer un peu d'argent.

—Je n'en ai point affaire, répondit le sabotier.

—Voilà une bonne parole, mon père. Eh bien où donc est Mathurin ? J'aurais pensé qu'il m'aurait fait la conduite, au moins jusqu'à l'étang ?

—Le voici, dit le père, tu ne le reconnais pas en sabotier ?

C'était Mathurin, ce jeune paysan à la tournure lest. La veste courte et ronde lui dégagait la taille, les sabots le grandissaient et Faraude lui fit compliment sur sa bonne mine. Elle ajouta bien bas ses derniers conseils accompagnés d'une pièce d'argent, et Mathurin l'écouta d'un air soumis et repentant.

—C'était pour rire que je disais que tu aurais bien dû venir me conduire jusqu'à l'étang, dit-elle ; je me suis un peu attardée, ta compagnie me retarderait encore.

Là-dessus elle lui mit un double baiser bien cordial sur les joues, ce qui ne lui avait pas été accordé il y avait bien longtemps, et elle reprit seule d'un pas alerte le chemin de St-Cornély.

Devant la cabane d'argile où elle avait laissé le recteur du Courtil elle s'arrêta un instant, fortement tentée de faire une halte de charité.

—Si j'entre là, la nuit me prendra en route, murmura-t-elle.

Et elle poursuivit son chemin ; mais au premier carrefour elle aperçut la carriole et tout près le vieux